

COMPLEXITÉ DES PROBLÈMES DE CONSTRUCTION D'ÉGLISES

ÉCHOS D'UN DÉBAT

BIEN des problèmes se posent au sujet de la construction des églises : où construire des églises dans les villes modernes ? pour qui les construire ? pour quelles fonctions culturelles et pastorales les construire ? comment les construire ?

Le 2 décembre 1968 une « table ronde » réunissant, en présence des responsables de la construction des églises, des prêtres experts en sociologie, en pastorale ou en droit canonique, a essayé de mettre en lumière les aspects sociologiques de ces problèmes¹.

Le thème n'était pas aussi ample que celui qui avait fait en 1960 l'objet d'une session du Centre de Pastorale liturgique, dont les conférences ont été publiées dans le numéro 63 de *La Maison-Dieu* sous le titre : « Bâtir et aménager les églises. Le lieu de la célébration ». Il était tout différent de celui qui a été traité dans le numéro 70 de la même revue : « La dédicace des églises ». Le thème était limité : « Urbanisation et équipements religieux ». Il s'agissait seulement d'une recherche relative au milieu urbain.

1. A cette table ronde, réunie sur l'initiative de Mgr de Vaumas, président du Comité National de construction d'églises, participaient notamment M. le Chanoine Verscheure, directeur du Centre d'Études socio-religieuses de Lille, le P. Daille, professeur de sociologie à l'Institut catholique de Lyon, le P. Pont, professeur de sociologie à l'Institut catholique de Toulouse, le P. Potel, etc. Les échanges ont bénéficié en outre des interventions de plusieurs des auditeurs présents (une trentaine au total), en particulier de celles de M. Claudius-Petit, ancien ministre de la Construction, de M. Puget, du ministère de l'Équipement, de M. l'abbé Cellier, directeur du C.N.P.L., de M. Evain, de l'A.C.O., etc.

Cet échange s'est borné aux aspects sociologiques du problème, en laissant délibérément de côté les impératifs fort empiriques — tels que les possibilités financières et les ressources du diocèse en prêtres — dont il faut pourtant tenir compte dans la construction des églises. De même, il n'a pas abordé les aspects théologiques du problème de l'équipement religieux, si importants pour éclairer les options pastorales. Cette recherche théologique, amorcée dans plusieurs ouvrages récents², a fait l'objet d'une deuxième table ronde, le 3 mars 1969.

Le compte rendu *in extenso* de la rencontre du 2 décembre 1968, établi grâce à la sténotypie des débats, est un document suggestif. Des extraits en seront cités ici, mais sans que leurs auteurs soient nommés : entre leur intervention orale improvisée et le texte écrit il y a en effet une trop grande différence de genre littéraire pour qu'il soit correct d'attribuer les citations.

Plusieurs constatations positives se dégagent de cette table ronde.

Complexité du réseau des cheminements dans les villes modernes.

Où construire les églises dans les villes modernes, pour qu'elles se situent près des centres de vie des hommes ?

Jusqu'ici chaque ville avait quelque église monumentale dans le centre-ville, non loin de l'hôtel de ville, voire de la préfecture ou de la sous-préfecture. Chaque quartier d'habitation avait, ou cherchait à avoir, son église paroissiale. Au quadrillage territorial des unités de voisinage, les diocèses tendaient à faire correspondre des unités pastorales. Moins de dix minutes à pied pour se rendre à l'église, moins de 5 000 ou 7 000 paroissiens, tels étaient deux des critères fréquemment envisagés quand on parlait de construire une église en ville.

Or l'agglomération urbaine moderne se caractérise par une dislocation et une multiplication des centres urbains. Zone industrielle, centre administratif, zone de loisirs, centre commercial de supermarchés, campus universitaire,

2. Voir par exemple F. CONNAN et J.-C. BARREAU : *Demain, la paroisse* (Ed. du Seuil, 1966), et J. COMBLIN : *Théologie de la ville* (Ed. Universitaires, 1968).

quartier des grands établissements scolaires de second cycle, quartier des banques... sont de plus en plus fréquemment disséminés loin du centre-ville et disjointes des zones d'habitat.

Depuis longtemps déjà les curés ont constaté que les églises paroissiales proches des gares ferroviaires ou routières prenaient une importance liturgique et pastorale sans proportion avec le quartier d'habitation où elles étaient implantées.

Dans plus d'une ville le déplacement du centre commerçant vers la périphérie ou la création d'un centre universitaire ou scolaire dans un faubourg ont entraîné une importance accrue pour telle église de banlieue, indépendamment de la faible densité de l'habitat environnant. Et la création d'un grand parking près d'une église provoque un afflux de fidèles.

Dans le monde urbain moderne, l'homme est écartelé entre son lieu d'habitation, son lieu de travail, ses lieux de loisirs... Devenu un « animal à quatre roues », au lieu d'être bipède, il est habitué à une mobilité quotidienne et à des migrations hebdomadaires.

Il devient banal d'affirmer que les relations de voisinage territorial ne sont plus le facteur unique, ni même principal, pour la détermination d'un centre de culte et d'action pastorale. Déjà, dans d'autres pays, certains lieux de culte ont été délibérément dissociés des quartiers d'habitation et placés près d'un grand centre d'achat avec vaste parking hors de la ville ou bien à un carrefour routier à mi-chemin entre telle ville et la région de montagnes ou de lacs qui draine des foules chaque dimanche.

La complexité des réseaux de cheminement dans une agglomération moderne rend souvent malaisé le discernement des « nœuds » de communication et de relations sociales qui justifient l'implantation d'une église.

Complexité de l'urbanisme : diversité des types de villes.

Il y a ville et ville.

Il y a la ville-dortoir, qui n'est plus ou moins qu'une annexe et manque de vie propre en de multiples domaines, et la ville qui a une relative suffisance par rapport aux besoins divers d'une population. Il y a la « ville nouvelle »

(le « grand ensemble »), qui n'a pas encore une personnalité patinée facilitant l'intégration sociale, et la ville ancienne. Il y a la ville de vallée et la ville « par monts et par vaux ». Il y a la petite ville, la ville moyenne, la grande ville, la Métropole...

« On ne peut pas comparer ce qui se passe dans une ville de 15 000 ou 18 000 habitants avec ce qui se passe à Paris où vraiment les gens vont d'une extrémité à l'autre de l'agglomération. »

« En matière de villes nouvelles, il y a autant de sortes de villes qu'il y a de créations. »

Or les relations sociales et les cheminements ne sont pas identiques dans les divers types de villes.

Les vieilles villes françaises avaient jusqu'à l'époque récente leurs doyennés urbains découpés en forme de « secteurs » (de quartiers de tarte). Un courant d'opinion a provoqué, voici une dizaine d'années, un virage pastoral : beaucoup de doyennés urbains ont pris la forme de « zones concentriques » (en forme de croissants). La transformation a été tantôt heureuse, tantôt inadéquate. La raison toute simple en est qu'il y a plusieurs « types » de villes. Les grands axes de circulation entre le centre-ville et la périphérie sont un facteur prédominant en certaines villes ; le découpage en secteurs est alors plus adéquat. Les différences de densité, d'équipement ou d'ancienneté selon la distance du centre sont un facteur prédominant en d'autres agglomérations ; c'est alors le découpage en zones concentriques qui est plus adéquat. Il y a d'ailleurs d'autres types de villes « à noyaux multiples » (en grappes ou en constellation).

Lorsqu'il s'agit d'implanter une nouvelle église, il faut évidemment tenir compte du type de ville. Or la science de l'urbanisme est encore toute récente.

« Quand on voit quelle est la complexité actuelle des relations entre habitat-travail, habitat-loisirs, habitat-relations sociales, on est obligé de se rendre compte qu'il s'agit d'un nombre infini de paramètres. Peut-être les ordinateurs nous aideront-ils un jour à mettre en ordre et à débrouiller cet écheveau. Mais pour l'instant nous cherchons encore le programmeur capable de faire cela. Nous sommes confrontés avec un problème que personne n'a réussi à dominer. Il n'est pas question que l'ordinateur remplace l'intelligence de l'homme. Mais il l'aidera peut-être... »

Complexité des types de rassemblements urbains.

Une deuxième question se pose : Pour qui construire des églises ?

Est-ce pour les assemblées eucharistiques dominicales ? Tel sociologue conteste ces destinataires : « Je demande à la table ronde de me contredire, je suis un peu brutal, un peu net, mais du point de vue psycho-sociologique l'idée de rassembler tous les catholiques d'un territoire géographique, que ce soit pour l'eucharistie ou pour autre chose, est sans doute une erreur. Il y a, dans ce groupe des croyants d'un territoire, des cultures ou des sous-cultures toutes différentes. Ils ont besoin d'être traités tout différemment. »

Tel autre maintient l'importance de ces rassemblements dominicaux : « Ce ne sont pas des communautés au sens où certains l'entendent en sociologie ; ce sont des foules dont l'une des caractéristiques est d'être hétérogène. Mais dans le rassemblement eucharistique, malgré l'hétérogénéité, ce que nous ambitionnons, c'est de les faire participer à une action. A mon avis, nous avons quelques exemples très réussis d'une foule qui a vécu une action pendant trois quarts d'heure. »

Mais alors, pour qui construire les églises ? Est-ce pour les petits groupes chrétiens communautaires ? Plusieurs participants de la table ronde ont beaucoup insisté sur ces petites assemblées homogènes : « Nous irons de plus en plus vers les groupes, la plupart informels, qui seront les lieux primaires de formation, d'éducation et de réflexion pour l'homme moderne. »

« Je crois que, du point de vue sociologique, l'homme moderne est de moins en moins pris dans des structures globales. Il est de plus en plus pris dans des structures diversifiées, fonctionnelles, ou dans des groupes qu'il forme lui-même rapidement, défait et refait. »

« Ce fourmillement des petits groupes, qui est un fait, pose déjà dans certains pays des problèmes au niveau de la liturgie eucharistique. » Mais « il ne nous pose pas beaucoup de problèmes d'équipement, si la table de cuisine suffit. »

Cependant les mêmes sociologues ont précisé les limites de ce diagnostic : « En même temps que cet aspect-là, je ne puis pas, comme psycho-sociologue, ne pas tenir compte de ce que je vois dans la réalité, à savoir que 90 %, si ce

n'est pas 95 % de nos pratiquants ne sont absolument pas dans cette ligne, et que pour eux l'unité de l'Eglise serait perdue si le phénomène sociologique que je viens de décrire s'accomplissait ; et je suis bien obligé de tenir compte pastoralement de ces gens-là. J'avoue que je ne simplifie pas la voie d'une solution en disant cela. »

Pour qui construire les églises ? Est-ce pour les quelques personnes qui y cherchent le dialogue intime avec le Seigneur et une fréquentation avec lui ? Plus d'un chrétien désire pouvoir se retrouver avec le Seigneur chaque jour ou de temps en temps dans l'ambiance religieuse d'une église, près de la Présence eucharistique. Plus d'un homme non pratiquant, voire peu croyant, y cherche un havre spirituel « un jour de crise ou un jour de fête ».

« L'écueil et l'échec que l'on rencontrera avec l'utilisation des locaux sociaux, c'est que ces locaux seront ouverts à certaines heures et que Dieu est présent tout le temps, et qu'il peut nous appeler à n'importe quel moment, et que l'on peut avoir besoin de le chercher n'importe quand. C'est une permanence ; si ce n'est pas une permanence, ce n'est plus rien. »

Pour qui construire les églises ? Sera-ce donc pour les foules exceptionnelles de la Toussaint, de Noël, de la cérémonie de Profession de Foi, etc., au risque que les pratiquants réguliers soient dans un lieu démesuré cinquante dimanches sur cinquante-deux ?

A la recherche d'une typologie des rassemblements urbains.

Cette question est fréquemment revenue au cours des débats : quels types de rassemblement avons-nous actuellement, et vers quels types de rassemblement allons-nous probablement ?

Les types de rassemblement se diversifient d'abord selon leur rythme dans le temps : rythme quasi quotidien, rythme hebdomadaire, rythme mensuel, trimestriel, annuel, rythme des âges de la vie. L'opinion exprimée par l'un ou l'autre participant de la table ronde est qu'un rythme mensuel tend à se substituer au rythme dominical pour les « marginaux » (chrétiens de type catéchuménal, fiancés, parents des enfants de catéchisme...) et pour les « jeunes ».

Les types de rassemblement se diversifient également

selon le niveau chrétien des personnes rassemblées : assemblées de chrétiens fervents ou militants (la Vigile pascale par exemple), assemblées de chrétiens pratiquants (un dimanche ordinaire), assemblées de baptisés plus ou moins croyants ou pratiquants (la nuit de Noël ou le baptême d'un enfant), assemblées auxquelles participent des incroyants ou des non-baptisés (mariage ou enterrement).

Plus encore peut-être les rassemblements se diversifient selon leur type plus institutionnel ou leur type plus communautaire. La liberté de choix entre divers lieux de culte possibles et entre diverses assemblées est l'une des caractéristiques de l'homme urbain. On ne choisit pas ses voisins, et le piéton de jadis était contraint de recourir aux équipements de son voisinage pour ses besoins usuels. C'est pourquoi le rassemblement paroissial traditionnel était plus ou moins « globalisant », « totalisant ». Au contraire, on choisit ses amis, et l'automobiliste ou l'usager de l'autobus urbain ou du métro est libre de recourir aux équipements de son choix et aux groupes qu'il préfère. C'est pourquoi coexistent des rassemblements chrétiens de tout petits groupes de dix à quinze personnes, de groupes de trente à cinquante personnes, « jusqu'aux rassemblements les plus importants du type de ce que l'on a pu réaliser à Lyon pour une prière œcuménique qui a rassemblé treize mille personnes au Palais des Sports ».

Multiplés sont aussi les types de rassemblement selon leur échelon territorial : l'échelon du petit quartier, celui du grand quartier, l'échelon ville, l'échelon de l'agglomération urbaine et de la région attirée par la ville³, et l'échelon national ou international des congrès dans les stades ou les grandes salles.

L'une des conclusions dominantes de cette table ronde est sans nul doute que la construction des églises dans un monde urbain moderne ne peut plus avoir pour critère simple le rassemblement « dominical-paroissial », mais doit tenir compte de la variété des rassemblements.

« Il y a différents types de rassemblement. Il vaudrait la peine de les préciser sous l'angle sociologique. Il faut voir dans quelle direction nous allons, pour autant que les dix ans passés peuvent nous renseigner sur les dix ans qui viennent. »

3. « Dans telle ville, par exemple, la Communion solennelle de tous les enfants dépendant des aumôniers des lycées se fait à l'échelon urbain. »

Diversité des fonctions pastorales qui s'accomplissent à l'église.

Une troisième question se pose : pourquoi construire des églises ?

« La pastorale d'un diocèse comprend certaines fonctions : la fonction catéchétique, la fonction sacramentelle, la fonction missionnaire... Chacune de ces fonctions a besoin de lieux de rassemblement. » La diversité même de ces fonctions de l'Eglise vivante a pour corollaire la complexité du problème de construction de ses églises de pierre ou de béton.

La catéchèse des enfants, le catéchuménat des adultes, la catéchèse des fiancés, le rassemblement de chrétiens réunis pour écouter la Parole de Dieu (début de la messe, conférences de Carême, etc.) ne requièrent pas également une église proprement dite et supposent l'élargissement du problème de la construction des églises à celui de la construction ou de la location de locaux divers pour l'Eglise vivante.

La liturgie eucharistique, la liturgie du baptême, la liturgie du mariage chrétien et de la sépulture religieuse requièrent des églises ; mais leurs requêtes ne sont pas entièrement convergentes quant à la taille ni à la forme ni au nombre de ces églises.

L'un des sociologues qui participaient à la table ronde constatait par exemple que les deux fonctions groupées dans la messe actuelle impliquent des phénomènes sociaux divergents : « Le rassemblement dominical me semble appartenir à deux types qui psychologiquement sont assez définis : le public croyant à qui on enseigne quelque chose, et c'est le début de la messe ; et d'autre part la communauté eucharistique que nous avons l'ambition de faire participer à une action, et c'est la seconde partie de la messe. »

La fonction du début de la messe suppose une salle où l'on soit commodément assis pour écouter, mais où l'on puisse aisément se tenir debout pour prier. La fonction eucharistique suppose un lieu où les chrétiens puissent être groupés autour de l'autel et où se déroulent facilement les processions d'offertoire et de communion. Ce sont là des exigences fort différentes pour une même construction.

Les participants de la table ronde se sont arrêtés plus longuement sur les problèmes que pose la fonction missionnaire de l'Eglise. Les approches missionnaires nécessitent

des locaux d'accueil, mais pas immédiatement, en tout cas pas uniquement, des églises proprement dites. D'où la question posée de manière aiguë : dans une période post-conciliaire où l'Episcopat français oriente de manière prioritaire la pastorale vers ceux qui sont « le plus loin » ou les plus pauvres, cette fonction missionnaire ne doit-elle pas primer les fonctions liturgique et catéchétique ? Si les plus pauvres ou ceux qui sont « le plus loin » n'éprouvent pas le besoin de lieux de culte, faut-il en construire ?

Plusieurs sociologues ont apporté des discernements utiles à l'égard de cette question :

« Le terme " besoin " est ambigu. Fondamentalement il est évident que le message de l'Eglise est de faire découvrir un besoin quand il n'est pas découvert : le besoin de Dieu, le besoin du salut. On part d'une étude des besoins sociologiques ou psychologiques dans une population... mais c'est afin de savoir ce qu'on aura à faire pour l'amener peut-être à la découverte d'autres besoins non ressentis, à travers ces besoins ressentis. »

« Il y a deux manières de prendre le problème : au niveau des fonctions ecclésiales et au niveau des besoins de l'homme. Ce sont des choses qui ne sont pas contradictoires, qui interviennent de manière différente. »

A la recherche d'équipements différenciés selon les fonctions pastorales.

L'une des conclusions de cette table ronde a été clairement formulée par l'un des auditeurs. « Il faudrait souligner avec force que d'une façon générale, quand nous parlons d'équipement religieux, nous le concevons comme étant tout rassemblé dans un même lieu, alors qu'il faudrait le concevoir comme étant satellisé et comme étant plus rattaché aux branches diverses de la pastorale qu'à un centre déterminé. Il peut y avoir dans une même ville différents équipements religieux pour le catéchuménat et qui peuvent fort bien être dissociés des lieux du culte dominical et à cheval sur ce que sont actuellement nos paroisses. Il faudrait peut-être arriver aussi à dissocier la notion de local du culte et la notion de centre ecclésial, maison d'église qui peut être très modeste, relativement petite, espèce de chœur de recueillement où l'on peut prier, où l'on se sent à l'aise, où il y a le calme, une espèce de rupture avec la ville, comme le souhaitent toutes les enquêtes. »

Chaque fonction pastorale a une extension géographique propre, un volume et un style de local appropriés, etc.

La signification donnée à la construction d'une église.

Une quatrième question a été abordée au cours de cette réunion : comment construire les églises ? Poser cette question, c'est en fait poser la question de la signification que les hommes donneront à cet édifice qu'est l'église. Or il y a là un élément complexe et variable. En effet, autre est la signification de l'église pour la communauté chrétienne, autre pour les incroyants. Autre est la signification de l'église pour les gens d'un quartier pauvre ayant très peu d'équipements, autre pour les habitants plus ou moins aisés d'un quartier urbain bien équipé à tous points de vue. Autre est le signe donné par une église monumentale d'allure triomphale, autre celui donné par une église modeste.

Deux tendances se sont manifestées parmi les participants de la table ronde qui sont intervenus sur ce point.

Les uns étaient préoccupés des répercussions pastorales du problème financier des constructions d'église. « Quand, pendant quarante ans de sa vie, on essaye de porter un témoignage et que l'on a l'impression que vis-à-vis des copains un certain visage humain de l'Eglise vient contredire ce que vous essayez d'annoncer de Jésus-Christ, vous avez le droit de vous poser un certain nombre de questions sur la manière dont l'Eglise existe » et sur le « faux visage d'elle-même qu'elle donne parfois par ses constructions ».

Les autres étaient plus sensibles aux répercussions pastorales du monument religieux artistique pour une promotion spirituelle de l'homme urbain moderne, fût-il pauvre ou incroyant : « Il ne convient pas que nous allions dans le sens de ceux qui veulent frustrer les plus pauvres de la richesse inestimable qui provient d'un assemblage correct des formes et des volumes. L'architecture, cela " se lit ". C'est un langage universel. C'est un langage plus proche des ouvriers manuels que des intellectuels. Ils " lisent " l'architecture d'une chapelle, d'une église, d'une cathédrale, d'une construction quelconque et, par là même, ils participent à cette contemplation d'une création. Il ne faut pas que le monde ouvrier soit privé de cette valeur supérieure qui n'est pas celle des riches puisque au contraire l'architecture est la valeur insaisissable de celui qui ne possède rien.

Alors il est indispensable que l'église chrétienne parle ce langage dans la ville moderne. La communauté chrétienne n'est pas n'importe qui, n'importe quoi. Il est indispensable qu'elle se situe de manière significative au milieu de la ville. »

Tel autre constate que la signification d'une église dans le monde moderne urbain qui est pluraliste n'a plus l'allure impérative qu'elle pouvait avoir dans une civilisation antérieure, plus homogène, où la paroisse était « totalisante » et où le clocher était signe de « contrôle social ». Multiples sont les groupements et les équipements sociaux dans une ville actuelle ; et chacun a pignon sur rue.

La table ronde a obligé chacun à envisager la complexité du problème et à écarter deux fausses pistes, celle qui tend à multiplier et majorer les monuments visibles de l'Eglise, comme si l'Eglise n'était significative pour les hommes qu'en fonction de ces monuments ; et celle qui tend à avoir de moins en moins de constructions visibles, comme si l'Eglise ne pouvait être significative pour les hommes que dans la mesure où elle est une communauté spirituelle peu visible.

Une complexité supplémentaire issue d'une situation mouvante.

Que l'on parle de l'urbanisme, des types de rassemblement urbain, des fonctions pastorales, des besoins religieux ressentis ou des signes chrétiens lisibles, il s'agit toujours de réalités en transformation notable à l'heure actuelle.

Voilà une quinzaine d'années encore, on construisait une église en fonction des places nécessaires pour les messes du dimanche matin. Les messes du dimanche soir ont été un premier facteur de bouleversement des calculs. Voici maintenant les messes dominicales du samedi soir. Par ailleurs, la vie urbaine moderne n'est pas matinale et les effectifs des premières messes du dimanche matin se déplacent vers les messes de la fin de la matinée. Les horaires de messes se trouvent sensiblement modifiés.

L'*aggiornamento* de la pastorale liturgique, actuellement en cours, remet partiellement en question des fonctions classiques de l'église paroissiale : « On ne peut ignorer que les messes de petits groupes s'enracinent profondément et font partie d'une condition importante à la démarche d'un

homme dans l'Eglise d'aujourd'hui. Pour une communauté eucharistique authentique, les chrétiens ont besoin d'étapes intermédiaires par rapport à la communauté générale. Plus encore, les hommes qui accèdent à l'eucharistie, venant d'un monde où ils ne la connaissaient pas, donc convertis, ont cette exigence : retrouver la possibilité de célébrer l'eucharistie dans des conditions telles qu'ils puissent se sentir liés à des hommes concrets qu'ils connaissent. Ceci ne signifie pas la suppression du service du culte pour ceux qui ont l'habitude de le trouver dans l'église paroissiale. Il ne s'agit pas de tirer une croix d'un côté pour faire autre chose. »

De même, l'un des auditeurs de la table ronde a brossé un tableau prospectif du Rituel du baptême, d'où il se dégageait que « le rite pourra se réaliser en des lieux très divers ».

L'évolution du pourcentage des pratiquants hebdomadaires dans les villes selon les régions, l'évolution du nombre de prêtres (voire de diacres), l'avenir du catéchuménat d'adultes, etc., s'ajoutent aux transformations actuelles et futures du Rituel pour constituer autant de variables ou même d'inconnues.

Les participants de la table ronde ont évoqué de multiples manières cette situation mouvante, qui rend difficile une prospective. L'un d'eux résumait ainsi les apports apparemment contradictoires du débat : « Pour ce qui est de l'orientation pastorale concernant l'équipement de l'Eglise, je pense qu'il y a deux bouts de la chaîne à tenir : d'une part la radicalité des mutations de notre monde d'aujourd'hui, et d'autre part la permanence d'un certain nombre de phénomènes humains. Je crois que l'homme a besoin de se retrouver religieusement avec un certain nombre d'attaches. »

Quelques conclusions.

Au cours de ce débat, plusieurs discernements ont été effectués.

1. « Il semble bien difficile de planifier les besoins au plan national. » Il y a trop de différences d'une ville à l'autre quant à sa contexture urbaine ; il y a trop de différences d'une région à l'autre quant au niveau chrétien de la population et quant à sa sensibilité aux signes visibles de l'Eglise.

2. « Si nous voulions prévoir pour deux ou trois siècles, nous serions singulièrement présomptueux. Si nous prévoyions, compte tenu de ce que l'urbanisme nous apporte, pour une dizaine d'années, ce ne serait déjà pas si mal. Il nous faut limiter notre prospective à une période relativement courte. » Cela ne signifie d'ailleurs pas que tout équipement religieux construit à l'heure actuelle doit être léger, transitoire et modeste. Autre est le niveau du quartier, autre est le niveau d'une ville. A ce niveau de l'ensemble urbain, qu'il s'agisse d'une ville nouvelle ou d'une ville ancienne, un bâtiment significatif des rassemblements chrétiens, d'une architecture et d'une taille appropriées à la qualité de la ville, a et aura une place durable. Mais construire deux églises monumentales dans un seul « grand ensemble », comme cela s'est fait encore récemment, est un pari qui ne sera peut-être pas gagné dans l'avenir.

3. La conception uniforme d'églises destinées au « rassemblement dominical-paroissial » des chrétiens résidant dans le voisinage du clocher est un schème mental inadéquat par rapport à la vie chrétienne dans le monde urbain moderne. A une diversité progressive des types de rassemblement des chrétiens et à la diversité des fonctions pastorales peuvent mieux répondre des églises diversifiées selon les pôles urbains (centre commercial, centre administratif, gare, zone industrielle, centre universitaire...) et selon les fonctions pastorales (petits sanctuaires pour la prière recueillie, locaux pour la catéchèse, églises plus grandes pour les assemblées dominicales, locaux d'accueil pour les groupes petits et moyens...).

4. Les « courants d'opinion » qui se succèdent dans la mentalité du clergé, dans la mentalité du milieu pratiquant, voire dans l'opinion publique, au sujet de la construction des églises sont des « vagues » ou des « modes » qui demandent un discernement. Tantôt favorables, tantôt réticents au fait même de construire, ou à telle manière de construire les églises, ces courants d'opinion se basent aisément, et indûment, sur quelques monographies sociographiques ou sur quelques hypothèses théologiques. Il semble important que les responsables des choix pastoraux en cette matière (évêques, responsables diocésains des chantiers d'églises et curés bâtisseurs) « relativisent » les études fragmentaires et les opinions unilatérales, en une période de recherches où les sociologues restent réservés et modestes face à un problème complexe, qui est une équation à multiples inconnues.

5. C'est aux responsables de la pastorale de l'Eglise qu'il revient de prendre position en ce domaine, et selon des critères pastoraux. Tous les membres de la table ronde ont acquiescé à ce que disait l'un d'entre eux :

« Tous les sociologues qui sont ici seront d'accord avec moi : il ne peut être question que les sociologues répondent à une question comme celle-là : quelle est la fonction de la pastorale ? Ils peuvent vous dire que l'homme moderne vivant en société à l'heure actuelle manifeste telle ou telle caractéristique, telle ou telle tendance. Après quoi il revient à la pastorale et donc aux évêques de prendre des décisions. C'est après cela que les sociologues interviennent à nouveau pour suggérer les dispositions ajustées à la décision prise par la pastorale. Mais il ne peut être question pour un sociologue de faire autre chose. Il prendrait la place du pasteur et de l'évêque. Soit pour construire des églises, soit pour fournir l'équipement religieux nécessaire à la pastorale, il ne revient pas aux sociologues de définir la pastorale. Ils peuvent et doivent apporter certaines données, poser certaines questions et bien mettre la pastorale devant les problèmes qui sont de son ordre. »

L'un des auditeurs distinguait clairement trois plans :

Le plan doctrinal : « Une Eglise catholique a-t-elle besoin de célébrer l'eucharistie ? La réponse fait partie des données de l'Eglise : l'Eglise célèbre l'eucharistie. Là-dessus nul, même l'évêque, ne peut dire le contraire. »

Le plan sociologique : « Quelles sont les conditions psycho-sociologiques pour que les hommes que nous connaissons participent de manière ajustée à un rassemblement eucharistique ? »

Le plan pastoral : « Les évêques ont à prendre des décisions lorsque tous les éléments leur sont donnés, compte tenu des fidèles. »

Un autre participant de la rencontre analysait lui aussi les liens et les distinctions nécessaires entre les divers plans : « Dans la mesure où il y a un certain nombre de difficultés pratiques, d'hypothèses théologiques, de théories sociologiques... qui sont sous-jacentes à des prises de position actuelles en matière de construction d'églises, l'honnêteté requiert de ne pas transposer ni mélanger les problèmes, mais de chercher à les résoudre chacun à son niveau et par ses propres méthodes : les problèmes théologiques par des méthodes théologiques, les problèmes sociologiques par des méthodes sociologiques, les problèmes empiriques (par exemple d'argent) par des

méthodes pratiques. Il revient de réserver des critères pastoraux à la solution pastorale. S'il est capital que les choix pastoraux des évêques soient précédés d'une étude documentée (à la fois objective et "pluraliste"), il est plus urgent encore que ces choix restent polarisés par la charge pastorale des évêques dans l'Eglise. »

V. DELALANDE.